



**HAL**  
open science

## Reflux idéologique, afflux d'identités. Urbanisation et usages de l'ethnos dans l'URSS des années 1960 - 1970

Xavier Le Torrivellec

► **To cite this version:**

Xavier Le Torrivellec. Reflux idéologique, afflux d'identités. Urbanisation et usages de l'ethnos dans l'URSS des années 1960 - 1970. Bretons, Indiens, Kabyles.. des minorités nationales ?, Presses universitaires de Rennes, pp.125-143, 2009. hal-00703594

**HAL Id: hal-00703594**

**<https://hal.science/hal-00703594>**

Submitted on 4 Jun 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***REFLUX IDÉOLOGIQUE, AFFLUX D'IDENTITÉS  
URBANISATION ET USAGES DE L'ETNOS  
DANS L'URSS DES ANNÉES 1960-1970***

---

**Xavier LE TORRIVELLEC**

La question des identités occupe une place de choix dans la vie des sociétés contemporaines. Le constat est unanime mais les diagnostics divergent quant à la nature du phénomène. Nous proposons pour mieux le cerner, un détour comparatif par l'histoire récente d'une ancienne région musulmane de Russie.

Située au cœur de la Fédération de Russie, à mi-chemin entre l'Europe et la Chine, intégrée à la Moscovie à partir du *xvi*<sup>e</sup> siècle, la région Volga-Oural est concernée par toute l'histoire impériale russe et soviétique. Elle est également au nord de l'Eurasie centrale, une zone de peuplement altaïque et de confession musulmane : l'ancien royaume des Bulgars de la Volga, envahi par les Mongols puis par les Russes, est aujourd'hui revendiqué comme leur patrie par les Tatars, les Bachkirs et les Tchouvaches. Les rivalités historiographiques apparues dans les années 1970 entre ces trois populations turciques ont servi, après la disparition de l'URSS, à légitimer les demandes de souveraineté. Avec le maintien d'un système ethno-fédéral, qui fait du Tatarstan le « pays des Tatars », la démonstration de l'ancienneté de peuplement et de l'autochtonie permet de justifier le droit à l'autodétermination du peuple éponyme. Aujourd'hui encore le référent ethnique est central dans l'espace politique de républiques situées au carrefour des mondes slavo-orthodoxe et turco-musulman. Le recensement russe de 2002 a été comparé à des élections parce que les enjeux politiques étaient considérables autour du poids démographique des Tatars et des Russes au Tatarstan et du nombre de Bachkirs par rapport aux Tatars au Bachkortostan<sup>1</sup>. Un autre indice de la forte politisation des identités ethniques est la présence

---

1. LE TORRIVELLEC X., « Le Crépuscule des ethnies, identités et politique : le recensement russe de 2002 en République du Bachkortostan », *Revue d'études comparatives Est-Ouest* 35/2 (2004), p. 29-58.

dans chacune de ces républiques d'une opposition fondée sur un critère ethnique.

À ce titre, notre travail s'inscrit dans le renouveau de l'historiographie sur la question des nationalités en URSS. Longtemps assimilée à celle d'un État purement colonial, la politique nationale soviétique fut réévaluée par Fitzpatrick et ses élèves Hirsch<sup>2</sup> et Martin<sup>3</sup> comme étant celle d'un État créateur de nations. Plus précisément encore, cet article participe d'un nouveau courant d'études macrorégionales sur l'histoire de l'URSS. Parmi les ouvrages qui ont enrichi nos connaissances sur la périphérie soviétique, il y a ceux de Baberowski sur le Caucase à l'époque stalinienne<sup>4</sup>, de Keller<sup>5</sup> et de Northrop<sup>6</sup> sur l'Asie centrale soviétique. Cette nouvelle historiographie qui s'intéresse à la question de l'Empire et du multiculturalisme permet de traiter les spécificités du cas soviétique à partir de processus plus larges qui ont eu lieu au xx<sup>e</sup> siècle. Dans une perspective comparative, cela ouvre de nouvelles perspectives de réflexions sur les études coloniales et post-coloniales.

Un des points de départ de l'article est le constat d'une évolution concomitante dans ces années 1960-1970 en URSS et en Occident de décolonisation, de reflux idéologique et de montée des revendications identitaires et régionalistes. Or, cette période de la « stagnation » brejnévienne est délaissée par cette nouvelle historiographie. Aucun de ces travaux ne s'est aventuré au-delà des années 1950. Cette lacune est d'autant plus dommageable qu'elle renforce les lectures simplistes de l'histoire de l'URSS en termes notamment d'éclatement d'un Empire soviétique. Il s'agit donc ici de repenser la rupture chronologique entre un avant et un après 1991 en posant l'hypothèse, qui me paraît également pertinente pour l'espace occidental, qu'une rupture décisive s'est produite dans les années 1960-1970. On assiste alors en URSS à une conjonction de phénomènes considérables : urbanisation, progrès de l'éducation, émergence d'une société civile, désidéologisation et nationalisation...

S'inscrivant dans un questionnement sur les formes de construction du monde social, ce travail sur l'histoire des identités propose, à partir d'un faisceau de sources locales, une réflexion circonstanciée et compréhensive sur les modalités historiques de construction des ethno-nationalismes allogènes dans l'URSS de la période d'après-guerre. Il apparaît que

---

2. HIRSCH F., *Empire of Nations, Ethnographic Knowledge and the Making of the Soviet Union*, Ithaca & Londres : Cornell University Press, 2005.

3. MARTIN T., *The Affirmative Action Empire, Nations and Nationalism in Soviet Union, 1923-1939*, Ithaca & Londres : Cornell University Press, 2001.

4. BABEROWSKI J., *Der Feind ist überall : Stalinismus im Kaukasus*, Munich - Stuttgart : Deutsches Verlags-Anstalt, 2003.

5. KELLER S., *To Moscow, Not Mecca : The Soviet Campaign Against Islam in Central Asia, 1917-1941*, Westport : Praeger Publishers, 2001.

6. NORTHROP D., *Veiled Empire : Gender and Power in Stalinist Central Asia*, Ithaca & Londres : Cornell University Press, 2004.

la société soviétique n'est ni incomparable, ni en retard par rapport aux sociétés européennes. La Russie a participé aux mêmes processus historiques que l'espace occidental mais elle s'y est adaptée en fonction des spécificités de son histoire. Aujourd'hui, malgré sa politisation, l'ethnicité n'a plus aucun sens pour les jeunes citadins russophones qui répondent avec les moyens du bord (néo-religions, identités recombinaées ou sous-idéologies) aux questions existentielles qui étaient auparavant résolues par la collectivité. En cela, la crise identitaire traversée par la Russie depuis une décennie n'est guère étrangère à celle qu'ont à affronter nos pays occidentaux et l'intérêt de notre étude de cas est d'essayer de montrer qu'à l'heure de la mondialisation, le phénomène des identités est avant tout le fait d'individus opérant des choix identitaires.

### Ethnogenèse et histoire des peuples de l'Empire

Loin d'être seulement imaginaires, les identités collectives résultent d'une lente transformation des modes ancestraux d'appartenance<sup>7</sup>. Au IX<sup>e</sup> siècle, le sud de l'Oural fut submergé par des nomades venus de l'Altaï, les Petchenègues et les Qiptchaqs, dont la langue possède de nombreuses similitudes phonétiques et grammaticales avec le bachkir. La cohabitation de ces « nouveaux Türks »<sup>8</sup> avec les populations autochtones finnoougriennes provoqua influences mutuelles et reformulations des identités de référence. Certains groupes furent assimilés. D'autres, plus éloignés des zones de contacts, furent à l'origine de dialectes particuliers. Cette complexité fut négligée par le XIX<sup>e</sup> siècle scientifique, qui instaura des cloisonnements superficiels et vit s'opposer deux thèses, magyare et türke, sur l'ethnogenèse des Bachkirs<sup>9</sup>.

L'emprise exercée entre le IX<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle par l'État des Bulgars de la Volga nous ramène à la problématique générale de l'interaction entre nomades et sédentaires. L'instauration de relations commerciales avec les Bulgars permit aux tribus türkes d'acquérir une relative stabilité territoriale<sup>10</sup>. En plus de la sédentarisation de certains nomades détribalisés, la

7. LE TORRIVELLEC X., « Entre steppes et stèles. Territoires et identités au Bachkortostan », *Cahiers du monde russe*, « En islam sibérien », 41/2 - 3 (2000), p. 369-400.

8. LEBEDYNSKY I., *Les Nomades, Les peuples nomades de la steppe des origines aux invasions mongoles, IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C.-XIII<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.*, Paris, Errance, 2003, p. 88-91.

9. Postulant que la *Magna Hungaria* s'étendait sur le territoire de l'actuelle Bachkirie, la thèse magyare défendue par les historiens hongrois sur l'ethnogenèse des Bachkirs attribue un rôle décisif aux Magyars dans la formation de l'ethnie bachkire. Pour une présentation des principales thèses en présence, voir GOLDEN P. B., *An Introduction to the History of the Turkic Peoples, Ethnogenesis and State-Formation in Medieval and Early Modern Eurasia and the Middle East*, Wiesbaden, Otto Harassowitz, 1992, p. 397-399.

10. FAHRUDINOV R. G., *Arheologicheskie pamjatniki Volzhsko-Kamskoj Bulgarii i ee territorija* (Les monuments archéologiques de la Bulgarie de la Volga-Kama et son territoire), Kazan, 1975, p. 33-34.

domination bulghare favorisa l'évolution des sociétés nomades vers une forme centralisée de direction politique.

Après l'invasion des Mongols de Genghis-khan, la région Volga-Oural fut incorporée à partir de 1242, au domaine de Batou. L'occupation mongole eut trois conséquences majeures: la turcisation des derniers éléments finno-ougriens présents dans l'Oural, la diffusion de l'islam et, avec l'établissement de « frontières » supra-tribales, la fragmentation des unités tribales antérieures au profit de nouvelles appartenances territoriales<sup>11</sup>. Finalement, la désintégration de ces groupes territoriaux verra apparaître de nouveaux blocs confédéraux, lesquels deviendront, avec le temps et sous la pression extérieure et classificatrice de l'administration russe, les peuples modernes.

En 1552, la prise de Kazan par Ivan le Terrible incita les populations voisines à lui prêter serment d'allégeance mais pendant plus d'un siècle, les contacts entre Russes et populations autochtones furent limités à la collecte irrégulière du *jasak* (impôt payé en nature). Dans une région difficile d'accès, la Moscovie se cantonna à un semblant d'administration indirecte, sans intervention d'aucune sorte sur l'organisation sociopolitique des sociétés locales. Le nouvel ordre russe se superposa à l'ancien agencement tribal et jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, la principale crainte du gouverneur d'Oufa était de voir les nomades quitter sa région. Les tribus avaient une autre façon de s'opposer à toute modification du statu quo: prendre les armes et détruire les forteresses russes présentes sur leurs terres de pâturage. Ces révoltes furent fréquentes au xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècle et elles sont aujourd'hui présentées avec fierté à Oufa comme des révoltes bachkires<sup>12</sup> (et Salavat Julaeu, un compagnon d'Emilian Pougatchev, est devenu un héros national). Il fallut l'énergie intransigeante de Pierre le Grand pour renverser le rapport de force en faveur de l'État impérial.

On assista lors de la première moitié du xviii<sup>e</sup> siècle à la fin d'une longue période d'autonomie des tribus ouraliennes. L'expédition militaire lancée en 1734 pour percer un corridor vers l'Inde rencontra une telle résistance qu'une « Commission bachkire » dut être mise en place pour écraser la révolte. Après l'établissement de la forteresse d'Orenbourg, le mur qui entourait les nomades devint infranchissable et le rythme de la colonisation s'accéléra. Mais les paysans slaves n'étaient pas les seuls à s'installer dans l'Oural. Pour échapper aux campagnes de christianisation, de nombreux musulmans de la région volgienne trouvèrent refuge dans les zones protectrices de l'Oural. Dans ce contexte, l'administration russe fut obligée de distinguer entre les communautés autochtones installées depuis la prise de Kazan, et les migrants arrivés plus récemment. Les premiers, considérés

11. GALJAUTDINOV I. G., *Tarih nama-i bulgar de Tadzhetdin Jals'ygulov* (L'histoire des Bulgares par Tâdj ad-Dîn Yâltchighul Ūghlî), Oufa, 1990, p. 135.

12. AKMANOV I. G., *Bashkirskie vosstaniya* (Les révoltes bachkires), Oufa, 1993, p. 43.

comme propriétaires de leurs terres (*votchinniki*) étaient désignés comme « Bachkirs ». Les seconds étaient définis comme « migrants » (*pripushcheniki*). Cette distinction statutaire perdurera jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle et se transformera en critère de distinction ethnique entre Bachkirs et Tatars. Ainsi, l'administration russe délimita des territoires ethniques en réifiant des groupes de populations qui, en réalité, évoluaient, se construisaient et se déconstruisaient en permanence.

La résistance des populations musulmanes contraignit Catherine II à modérer la politique répressive de ses prédécesseurs. Influencée par la philosophie des lumières, elle institua en 1788 l'Assemblée spirituelle des Musulmans de Russie, autorité administrative centrale qui nommait les *mullâ* et veillait au respect de la législation russe<sup>13</sup>. C'est en tant que musulmans et grâce à cette institution que les populations turciques purent finalement exister à la fois culturellement et politiquement. Culturellement, puisque l'identité musulmane représenta, au xix<sup>e</sup> siècle, le mode privilégié d'affirmation communautaire dans la région Volga-Oural. Politiquement, puisque, après la révolution de 1905, les mouvements nationalistes se formèrent, parmi les peuples de la région, à partir de courants de pensée issus du réformisme musulman. À la fin du xix<sup>e</sup> siècle, l'islam promu par les *djadids* (les réformistes) était en phase avec la modernité, mais la religion en crise avait déjà cédé la place aux idéologies nationales.

Tout au long du xix<sup>e</sup> siècle, l'identité bachkire fut la seule à pouvoir concurrencer celle de « Musulmans ». Après leur soumission au xviii<sup>e</sup> siècle, les tribus nomades de l'Oural furent placées sous administration militaire et servirent à la défense des frontières méridionales de l'Empire. Elles bénéficiaient d'un statut social proche de celui des Cosaques et des privilèges fonciers propres aux *votchinniki*. Or, à partir de 1900, la fin du système des ordres et le nivellement des statuts firent perdre à l'ethnonyme « Bachkir » une bonne part de son prestige. Submergés par un flot de colons qui achetaient à vil prix leurs immenses pâturages, appauvris et contraints d'abandonner leur mode de vie nomade, les Bachkirs furent sur le point de disparaître. Or, au même moment, l'impact de la modernité exacerba parmi les élites musulmanes le sentiment de leur différence : les Tatars apprirent à se distinguer des « nomades » bachkirs, qui n'étaient ni européanisés ni de bons musulmans. Finalement, la libéralisation politique de 1905 permit la cristallisation d'un ethno-nationalisme bachkir qui se formalisa à la Douma et se développa à la fois pour assurer la survie du peuple bachkir et contre

13. AZAMATOV D. D., « The Muftis of the Orenburg Spiritual Assembly in the 18<sup>th</sup> and 19<sup>th</sup> Centuries: the Struggle for Power in Russia's Muslim Institution », *Muslim Culture in Russia and Central Asia from the 18<sup>th</sup> to the Early 20<sup>th</sup> Centuries*, Berlin, Klaus Schwarz Verlag, 1996, p. 355-384.

les prétentions panturquistes des élites tatares qui pensaient unifier sous un même État toutes les populations turciques de Russie<sup>14</sup>.

Les révolutions de 1917 confortèrent ces distinctions entre groupes ethniques. En mars 1919, la création de la République Autonome Socialiste Soviétique de Bachkirie fut le premier pas vers la reconnaissance d'une « nationalité » bachkire. Quelques mois plus tard, une république du Tatarstan vit le jour. Après la guerre civile, dans chacune de ces républiques, la nationalité titulaire fut favorisée pour toutes les fonctions représentatives. Outre cette politique d'indigénisation, la mise en valeur des cultures autochtones fut l'une des priorités du régime, lequel cherchait à s'assurer de la loyauté des populations non russes. Considérée par Staline comme le critère ethnique par excellence, la langue fut l'objet d'une attention particulière : en 1923, le bachkir, langue jusqu'alors exclusivement orale, fut fixé comme langue écrite, à partir d'un dialecte du sud qui permettait de lui conférer une originalité maximale, en l'éloignant du dialecte occidental fortement marqué d'influences tatares<sup>15</sup>. La frontière géographique établie entre les républiques bachkire et tatar devait se répercuter sur le plan culturel, et distinguer historiquement et linguistiquement les Bachkirs des Tatars.

Poursuivie dans les années 1930, la politique de promotion des nationalités allogènes entra en contradiction avec l'objectif de Staline de procéder à la nationalisation du socialisme. Parce que la révolution mondiale avait échoué, il importait de fusionner les objectifs socialistes et nationaux. Pour moderniser la Russie, l'ordre social traditionnel devait être brisé et toute résistance éliminée. L'« obscurantisme » paysan et le nationalisme « bourgeois » devaient être combattus sans relâche. Ne pouvant tolérer, selon sa propre expression, « que le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes... se transforme en chauvinisme national », Staline élimina les anciennes élites nationales pour se constituer une élite loyale d'origine plébéienne. L'objectif était toujours la soviétisation des masses indigènes, mais les moyens employés étaient plus radicaux : sédentarisation forcée, collectivisation, lutte contre les notabilités locales, campagnes antireligieuses et épuration des appareils locaux du Parti.

---

14. ÂQTCHÛRÂ Y., « Tri vida politiki » (Trois systèmes politiques), cité par MUHAMETSHIN R., *Tatary i islam v 20 veke* (Les Tatars et l'islam au xx<sup>e</sup> siècle), Kazan, Fen, 2003, p. 127.

15. À la même époque, Roparz Hemon et la revue *Gwalarn* imposaient le KLT (ensemble de conventions orthographiques communes aux dialectes de Cornouaille, Léon et Trégor) comme norme de la langue bretonne écrite, aux dépens du dialecte vannetais.

## La désidéologisation de l'URSS post-stalinienne

Après la mort de Staline en 1953, la déstalinisation fut le premier pas vers une désidéologisation de la société soviétique<sup>16</sup>. En 1956, le rapport Khrouchtchev toucha au cœur de l'idéocratie : si la personnalité de Staline n'est plus sacrée, c'est le régime dans son ensemble qui perd son droit divin à la vérité historique<sup>17</sup>. Si certains ont parlé du Dégel comme de la refondation d'une vérité (le terme *pravda* était employé en public et celui d'*istina* dans un cadre privé) qui était elle aussi un mensonge, c'était pour reconnaître la montée du cynisme et des pratiques de diglossie parmi les citoyens soviétiques<sup>18</sup>. Par ailleurs, la brèche ouverte par la déstalinisation favorisa l'apparition de courants qui s'opposèrent à la mainmise soviétique en Hongrie, en Pologne et en RDA<sup>19</sup>. Contrairement aux représentations dichotomiques symbolisées par le clivage moral porté par les dissidents, ces sociétés d'Europe centrale étaient travaillées par des tensions internes qui signalaient là aussi l'évanouissement du croyable révolutionnaire.

En Union Soviétique, la multiplication des pratiques de contournement signalait l'abandon progressif de l'idéologie comme régulateur de la vie sociale. Sans exagérer l'ampleur de la rupture, un faisceau de phénomènes de grande ampleur incite à voir dans le dégel khrouchtchévien l'entrée dans un nouvel âge de l'histoire soviétique. Sa singularité tient à la prise de conscience progressive de la faillite du projet totalitaire de transformation radicale de la société. On entre à partir des années 1960, dans une période cruciale de décroyance idéologique. Non pas que l'idéologie se soit évaporée, mais rares sont ceux qui y croient encore<sup>20</sup>. La profonde mutation des valeurs que connut la société soviétique dans les années 1960-1970<sup>21</sup> (autour de la montée de l'hédonisme et de l'individualisme) tient simultanément à l'évanouissement de l'obsession de l'Un et à l'effacement de toute certitude collective sur un avenir prévisible.

16. Si la notion d'idéologie n'a pas de caractère opératoire évident, la question demeure de savoir comment rendre compte de processus historiques engageant les systèmes collectifs de représentations.

17. LEFORT C., *Éléments d'une critique de la bureaucratie*, Paris, Gallimard, 1979, p. 158.

18. SERIOT P., « Combat moral et illusions sémantiques : Alice au pays du mensonge, ou la langue du paradis », in *Un « mensonge déconcertant » ? La Russie au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 79.

19. MINK G., SZUREK J.-C., « La Sortie du communisme éclaire le communisme aussi », in *Le Siècle des communismes*, *op. cit.*, p. 457-474.

20. En un sens, le cinéma mystique d'Andrej Tarkovski (1932-1986) est inséparable de l'usure de la symbolique du régime communiste. Structurée autour d'une attente eschatologique, sa filmographie (*Andrei Rublev*, 1966; *Le Miroir*, 1974; *Stalker*, 1979...) peut être lue comme un transfert de « prégnance religieuse » de l'utopie religieuse communiste. NIVAT G., « Symbolique et désenchantement dans l'imaginaire national russe », *Les Temps modernes*, n° 550, mai 1992, p. 95.

21. BERELOWITCH A., « Crise ou permanence du système des valeurs en Russie », *De Russie et d'ailleurs*, *op. cit.*, p. 146.

Détenteur autoproclamé du sens de l'histoire, l'État-parti et ses instances de régulation tentaient, avec plus ou moins de conviction, d'en maîtriser le déploiement réel. Or, dans les années 1960, les instruments de conduite du changement sont débordés par les changements eux-mêmes. Comme le remarque Moshe Lewin, l'analyste de la *grande mutation soviétique*, les efforts déployés par Khrouchtchev pour réformer le système rencontrèrent un certain succès, mais ses initiatives tournèrent souvent court, du fait de la complexité croissante des problèmes, de l'échelle sans précédent des transformations sociales<sup>22</sup>. L'État idéocratique était débordé par les effets de sa politique de modernisation : via l'urbanisation, l'éducation et l'indigénisation, un « consensus négatif » se formait contre le régime. Quand le communisme fut déclaré « réalisé », la croyance se transforma en opinion et le pluralisme se répandit au sein d'une société d'individus urbains de plus en plus critiques et autonomes. Parmi d'autres symptômes du reflux de l'emprise idéologique, notons qu'au milieu des années 1970, les spécialistes et les intellectuels les plus qualifiés ne cherchaient déjà plus à rejoindre le PCUS<sup>23</sup>. La mutation de la société soviétique, c'est alors l'émergence d'une société civile fonctionnant au cœur même du bastion de l'étatisme<sup>24</sup>. En devenant urbaine (en 1972, les habitants des villes représentaient 58 % de la population totale de l'URSS, contre 49 % en 1960<sup>25</sup>), elle se fait de plus en plus critique. L'urbanisation et le développement généralisé de l'instruction débouchent sur une véritable « révolution culturelle » (alphabétisation, émancipation des femmes<sup>26</sup>, transformations de l'intelligentsia soviétique...). Pour les jeunes générations, la vie privée l'emporte sur la sphère publique et les responsables politiques reprennent le discours des nouveaux sociologues sur l'« autonomie accrue des individus » (*uwelichenie lichnoj avtonomii*) : la liberté de mouvement et du choix d'une profession, tels sont les droits que réclament les nouvelles vagues de professionnels urbains plus intellectuelles et mieux instruites<sup>27</sup>. Le déploiement de la société dans son élément historique débouche sur le développement d'espaces de micro-autonomie, avec leurs cultures et leurs contre-cultures<sup>28</sup>. Sous couvert de

22. LEWIN M., *La Grande Mutation soviétique*, Paris, La Découverte, 1989, p. 87.

23. INGERFLOM C. S., « Le Parti », in *Le Siècle des communismes*, Paris, Seuil, 2004, p. 212.

24. LEWIN M., *La Grande Mutation*, *op. cit.*, p. 111.

25. La part de la population urbaine est passée de 14 % en 1917 à 74 % en 1989, *ibid.*, p. 53.

26. En Bachkirie par exemple, le taux de divorce est passé de 6 à 22 pour 100 mariages entre 1960 et 1975. GALIN R. A., *Naselenie Respubliki Bashkortostan: tendencii i osobennosti razvitiia na poroge novogo tysjacheletija* (La population de la république du Bachkortostan : tendances et spécificités à la veille du nouveau millénaire), Oufa : BAGSU, 1998, p. 114.

27. *Ibid.*, p. 92-93.

28. Les initiatives et les activités non officielles se multiplient, notamment dans le champ culturel : pendant qu'Eldar Riazanov filme la fin de l'optimisme, en juillet 1980,

respect des normes, l'intelligentsia soviétique expérimente un réel pluralisme. L'enthousiasme était débordant pour les cours hebdomadaires que Lev Gumilev assurait à l'université de Saint-Petersbourg<sup>29</sup>. Une multitude de « sous-idéologies » se forgent dans ces espaces officiels de liberté : du courant du Sots-art à l'écrivain paysan Valentin Raspoutine, en passant par le cercle de méthodologie de Moscou<sup>30</sup>, les exemples sont nombreux de lieux où se développèrent des pensées alternatives.

Or en même temps que se défaisait la foi dans l'avènement du communisme, disparaissait la croyance en un évanouissement prochain des différences nationales. D'où la possibilité concomitante d'une réappropriation des catégories nationales par des élites allogènes russophones, soviétisées mais désidéologisées, et ne croyant plus à l'avènement de l'internationalisme. Dans un espace mondial en voie de décolonisation, l'effacement de l'horizon idéologique permit à ces élites nationales d'activer un cadre ethno-fédéral de plus en plus solidement implanté. La contradiction entre le discours encore internationaliste du centre et l'irrédentisme des réalités nationales, fut dépassée par en « bas », par l'enracinement d'« autocraties locales »<sup>31</sup>, qui entreprirent de nationaliser le discours sur l'« amitié entre les peuples ». Parmi beaucoup d'autres exemples, en 1967, le comité régional du Parti communiste (*Obkom*) de Bachkirie faisait ériger à Oufa une immense statue de Salavat Julaev. Une autonomisation territoriale se dessine, malgré l'image offerte d'une conformité idéologique. Ayant participé à la révolte des appareils bureaucratiques contre Khrouchtchev, la carrière de Midhat Z. Shakirov s'inscrit parfaitement dans le cadre du « néoféodalisme brejnévien » : nommé premier secrétaire de la RASS de Bachkirie en août 1969, il ne quittera son fief républicain que contraint et forcé en 1987. La stabilité de sa domination sur une nomenklatura régionale affermie permit au premier secrétaire de l'Obkom de mettre en œuvre la politique exigée par le centre, tout en profitant de la confiance que celui-ci lui accordait pour transformer en « effets de pouvoir » les « effets de rente » produits par le système d'économie « mobilisée ». Finalement, la tension permanente entre la volonté de constituer une nation soviétique et le besoin d'identifier les nations existantes a fini par produire les conditions favorables à une nationalisation généralisée.

plus d'un million de personnes suivront le cortège funéraire de Vladimir Vysotski (1938-1980), le plus connu avec Boulat Okoudjava (1924-1997) des chanteurs alternatifs. On se met à vivre en dehors du système officiel et la montée en force des groupes informels signale la diversification du corps social.

29. « Le milieu des années 1970, c'était une période d'intense effervescence intellectuelle. C'était Vladimir Vysotski, mais c'était surtout Lev Gumilev. Certains, qui voulaient être sûrs de pouvoir assister à ses cours, passaient par les fenêtres pour entrer dans la salle ». Entretien avec Valery Stepanov, chercheur à l'Institut d'Ethnographie de l'Académie des sciences de Russie, 20 octobre 2004.

30. TABACHNIKOVA S., *Le Cercle de méthodologie de Moscou*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2007.

31. RADVANYI J., *L'URSS en révolution*, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1987, p. 149.

## Sociologie d'un déracinement : urbanisation et ethnicisation

À partir de la fin des années 1960, le désinvestissement idéologique rendit d'autant plus inévitable l'investissement de l'ethnicité qu'il s'accompagna, à travers le choc d'une industrialisation forcée, d'une subjectivisation du rapport aux identités. En ce sens, la montée des discours ethno-nationaux est l'une des dimensions d'un processus plus général de modernisation de la société soviétique.

Afin de percevoir l'ampleur d'un phénomène qui ne s'est pas limité aux seules élites, il convient d'aborder la dimension démographique des questions nationales. La montée des discours ethnocentristes s'inscrit dans le contexte social d'un essor des prises de conscience nationales dans les villes fraîchement urbanisées. À partir des années 1960, la mobilité de la population s'accroît en URSS et l'urbanisation favorise l'affirmation de quant-à-soi ethniques. Au niveau de l'Union, le mouvement de repli et de nationalisation des différents territoires de l'URSS est sensible dès la fin des années 1960<sup>32</sup>. Le même mouvement de nationalisation se produit à l'intérieur de la République fédérative de Russie : pour l'ensemble des républiques autonomes de la RSFSR, la part de la nationalité titulaire dans les villes passe de 18 à 30 % entre 1959 et 1989<sup>33</sup>. En Bachkirie par exemple, l'urbanisation très rapide fournit la main-d'œuvre nécessaire à l'effort d'industrialisation en doublant la part des populations rurales turcophones dans les villes. La part relative des Bachkirs passe de 8 % à 15 % entre 1959 et 1989, celle des Tatars passe de 19 à 26 % alors que celle des Russes diminue de 64 % à 51 %. Or l'urbanisation des populations turcophones fut un facteur déterminant de leur ethnicisation. Dans ces lieux où devaient naître des citoyens soviétiques affranchis de toute attache communautaire, la modernisation accélérée aura provoqué la mobilisation de nouvelles couches sociales qui sont devenues les vecteurs des mouvements nationaux<sup>34</sup>. Avec la migration massive de Tatars et de Bachkirs des campagnes vers les villes, le critère national acquiert une portée tout à fait concrète et les catégories nationales deviennent enfin opératoires.

---

32. « L'éclatement de l'URSS ne constituerait pas un point de départ, mais un aboutissement. L'ancienneté des mouvements de reflux (des colons vers la métropole) témoigne bien de l'ancienneté de la décolonisation soviétique vers le début des années 1970 », BLUM A., « La Formation d'un territoire : les régions de Russie et leur peuplement », *Russie, le gouvernement des provinces*, MENDRAS M. (dir.), Genève, CRES, 1997, p. 88.

33. GUBOGLO M., *Etnopoliticheskaïa mozaïka Bashkortostana* (Le Bachkortostan, une mosaïque ethno-politique), Moscou, IEA, 1992, vol. 1, p. 65.

34. KAPPELER A., *La Russie, Empire multiethnique*, Paris, Institut d'études slaves, 1994, p. 326.

En effet, dans l'univers holiste des villages, la « question nationale » ne se pose pas parce que les marqueurs ethniques ne sont pas pertinents<sup>35</sup>. L'identité ethnique n'est pas un critère de distinction sociale. On y entend souvent dire : « Lors des recensements, on a longtemps laissé le soviet rural répondre lui-même à la question sur la nationalité »<sup>36</sup>. L'existence autarcique du village renforce la prégnance d'un sentiment d'appartenance collective, qui prend la forme d'une distinction élémentaire entre « eux » et « nous ». Le danger vient de l'extérieur : des éléments naturels (dans certains villages reculés de l'Oural, des battues au loup sont organisées régulièrement pour protéger les enfants) et des étrangers (les fermiers privés qui s'installent sont souvent mal vus et s'ils se construisent des maisons en brique c'est aussi parce qu'ils savent que les villageois ne viendraient pas les aider à tailler les troncs d'arbres). Les frontières du « nous » sont définies par les membres de la communauté : « *On nash chelovek* ». La langue commune est la langue maternelle de la grande majorité des habitants du village. Tout le monde sait là-bas quelle langue employer avec tel ou tel interlocuteur puisque tout le monde se connaît. Et si l'on croise quelqu'un que l'on ne connaît pas on lui parle en russe. Dans un village tchouvache, on parle tchouvache avec ses voisins et on passe au russe avec un Tatar de passage. C'est un automatisme, qu'un villageois exprimait très bien : « On sait quelle langue parler sans forcément savoir la langue que l'on parle ». Et même dans les rares villages qui ne sont pas « monoethniques », la question nationale ne se pose pas. On appartient à la même communauté villageoise, le cimetière est rempli de croix orthodoxes et de croissants musulmans. La frontière n'est pas interne au village, elle distingue ceux qui appartiennent au village, quelle que soit leur langue maternelle, et les autres. Les catégories ethniques n'ont aucun sens pour des villageois qui parlent leur langue, par exemple tatare, et se sentent beaucoup plus proches d'une famille russe installée depuis les années 1930 que d'une famille tatarophone de nouveaux fermiers.

Tout change avec l'arrivée en ville. Dans l'espace anonyme des villes, le critère national acquiert une portée tout à fait concrète. L'arrivée de populations turcophones dans des milieux urbains russophones provoque une prise de conscience de l'altérité ethnolinguistique. Tout d'abord, parce qu'en ville l'appartenance ethnique devient signifiante, tant sur le plan personnel que professionnel. Élément clé de l'identité individuelle, le cinquième point des passeports (*pyatyj punkt*) qui définit la nationalité devient un critère opératoire dans l'espace anonyme des villes. Avec la présentation plus fréquente de son passeport intérieur et la nécessité de

35. J'emploie à dessein le terme holiste : dans les villages tatars et bachkirs, il n'existe pas par exemple de terme individualisé pour désigner la mère. On utilise une dénomination collective (« *abi* ») qui sert à nommer toutes les femmes âgées. Pour les distinguer entre elles, c'est le rapport aux ancêtres qui est utilisé.

36. Entretien avec des habitants du village d'Inzer, juil. 2000.

remplir régulièrement des fiches biographiques, le critère national acquiert pour l'urbain soviétique une portée tout à fait concrète, et parfois décisive si l'on songe à la pratique des quotas nationaux lors des recrutements.

Si le référent ethnique devient un marqueur identitaire, c'est qu'il est l'objet d'un processus de subjectivisation. La vie en ville est une mise à l'épreuve dans un contexte impersonnel souvent hostile. Au travail, dans les transports en commun, lors des cérémonies officielles, le villageois n'est plus qu'un parmi beaucoup d'autres. Il découvre en même temps que les ascenseurs, l'anonymat des grands immeubles d'habitation. L'impression quotidienne de « ne pas être à sa place » se prolonge sur le terrain du langage : dans des villes russophones l'usage public des langues nationales est stigmatisé. Or les villageois turcophones parlent souvent mal le russe qu'ils ont appris comme une langue étrangère (jusqu'à la cinquième classe) dans l'école nationale de leur village. Et même quand le niveau de russe s'améliore, les accents restent objets de moqueries. Le villageois est constamment renvoyé à sa différence. Par ses manières d'être, sa façon de s'habiller et de s'exprimer, il est tout de suite distingué du citadin de longue date. En ce sens, l'identité ethnique permet de surmonter l'épreuve souvent traumatisante de l'adaptation à la vie urbaine. Elle est une ressource cognitive pour ces villageois en exil et remplit une fonction que l'identité régionale a pu jouer à la même époque dans d'autres contextes<sup>37</sup>. En ce sens, comme l'avaient très tôt remarqué plusieurs ethnologues soviétiques, l'identification ethnique doit être appréhendée comme un phénomène essentiellement urbain<sup>38</sup>.

L'ethnicité se présente comme une ressource privilégiée pour des migrants en mal d'intégration. Se sachant privilégié par rapport à ceux qui n'ont pas pu quitter le village<sup>39</sup>, isolé dans un espace privé autour d'une famille nucléaire<sup>40</sup>, l'individu ressent la nécessité de se rattacher à un groupe plus étendu. Quand sa situation de citadin en gestation lui permet d'en percevoir le sens et l'utilité, il se sert de son identité ethnique comme d'un bouclier face aux agressions extérieures. En même temps, ce

37. Dans *Les Hexagons*, publié en 1970, Nicolas Bourgeois décrit Paris comme une « ville Unique, une grande machine à franciser. Mais Paris est aussi le lieu de la prise de conscience régionaliste » (p. 139).

38. Dans leurs travaux ethnographiques, V. Iu. Arutiunian et L. M. Drobizheva montrent clairement la corrélation entre l'urbanisation et l'irruption des réflexes ethniques. Voir ARUTIUNIAN V. Iu., L. DROBIZHEVA M., « Sovetskij obraz zhizni: obshee i nacional'no osobennoe » (Les singularités nationales du mode de vie soviétique), *Sovetskaja Etnografija*, n° 3, 1976, p. 10-23.

39. Seuls les meilleurs élèves, c'est-à-dire ceux qui parlaient bien le russe et avaient acquis les bases de la culture soviétique, étaient susceptibles de quitter le village. Témoignages recueillis auprès de plusieurs urbains de la première génération.

40. Pour l'ensemble de la république, le taux de fécondité passe de 3,7 enfants par femme en 1958 à 2,1 en 1979 (et parmi les populations urbaines de 2,6 à 1,7 pour la même période), GALIN R. A., *Naselenie Respubliki Bashkortostan*, op. cit., p. 52.

serait réduire la complexité du réel que de n'y voir qu'un réflexe protecteur. Les protagonistes étaient souvent conscients et même étonnés de la valeur acquise par leur identité ethnique<sup>41</sup>. En tout cas, celle-ci était une simplification qui convenait particulièrement à ces nouveaux urbains. Comme l'exprime très bien Moshe Lewin, les villageois procèdent à une ruralisation des abstractions, en les traduisant dans des pratiques et des symboles familiers et issus de leurs besoins et de leurs expériences<sup>42</sup>.

En ce sens, la vision ethno-nationale qui s'impose dans les villes de Bachkirie à partir des années 1970 n'est pas une idéologie qui viendrait remplacer le communisme défaillant. Il s'agit d'une manière de voir, d'un habitus permettant de surmonter l'épreuve souvent traumatisante de l'adaptation à la vie urbaine. La médiation communautaire s'avère utile pour atténuer le choc du déracinement et de la marginalité : la recréation à l'intérieur des villes d'une version du monde rural est une manière appropriée de quitter le monde des appartenances en rétablissant du lien commun. C'est ainsi que des réseaux de sociabilité s'établissent sur la base de l'origine villageoise. Car même si la politique urbaine soviétique évite que les villages se recomposent en quartiers à l'intérieur des villes, les réseaux de *zemljaki* (pays) se sont avérés indispensables à des millions de migrants soviétiques.

## L'ethnos ventriloque

Le dernier aspect qu'il convient d'aborder pour comprendre l'évolution des « arrangements » identitaires dans les années 1960-1970 est aussi le plus caractéristique de ce mouvement général d'émancipation que nous avons entrevu. La découverte par les peuples de l'URSS de leur patrimoine historique respectif s'accompagne d'un refus de l'hégémonie russo-soviétique sur des cultures supposées originales<sup>43</sup>. Cette période est celle d'une exacerbation des revendications nationales. Leur moyen d'expression le

41. Une Tatare arrivée à Oufa en 1972 nous racontait qu'elle était devenue l'amie d'une jeune femme travaillant dans la même usine qu'elle et ayant suivi un parcours similaire (arrivée à Oufa d'un village pour poursuivre ses études et travailler), et qu'elles se taquinaient : « Tu vois toi tu es bachkire, et moi je suis tatare », comme si jusque-là elles n'en avaient pas eu conscience.

42. LEWIN M., *La Grande Mutation*, *op. cit.*, p. 61. Lorsque l'auteur déclare [*ibid.*, p. 58] que « s'adapter à la vie urbaine est un processus difficile, notamment pour les minorités nationales, qui tendent à renforcer leur identité ethnique afin de mieux faire face à l'adversité », il suppose l'existence d'une identité ethnique durablement formalisée dans les villages nationaux. Nous parlerions plutôt d'une appartenance communautaire pouvant prendre une forme ethnique mais ne s'y réduisant pas.

43. Sans rejeter la nécessité du bilinguisme, un nombre croissant d'intellectuels s'inquiète du risque de fragilisation des cultures nationales provoqué par une conception déséquilibrée du rapport entre leur propre langue et le russe. RADVANYI J., *L'URSS en révolution*, *op. cit.*, p. 140.

plus connu est la dissidence. De nombreux appels des Tatars de Crimée, des Ukrainiens, des Géorgiens, des Baltes sont publiés sous forme de Samizdat. On note une évolution notable entre les années 1960 et 1970 avec une remise en cause progressive de la loyauté au régime. En 1963, la lecture d'un cours sur l'histoire des Tatars de Crimée par Mustafa Dzhemilev, étudiant à l'institut technologique de Tachkent, est accueillie avec enthousiasme par les étudiants qui décident de créer une organisation de la jeunesse léniniste des Tatars de Crimée. Dzhemilev fut arrêté en 1973 mais il reprit ses activités dissidentes et lança en 1981 un *Appel à tous les musulmans* en faveur d'Andrei Sakharov. Dans les années 1970, les intellectuels non-russes adoptent des positions de plus en plus antisoviétiques. Dans un *Appel aux nationalités non-russes*, édité à Kazan en 1977, un certain Kukshar condamne Lénine comme « chauviniste grand russe coupable d'avoir instauré le partage entre Tatars et Bachkirs pour mieux contrôler ces populations ». Il en appelle à l'union des peuples turciques d'URSS pour « stopper la russification et la dissolution des racines ethniques de tous les peuples de l'URSS »<sup>44</sup>.

D'autre part, les profondes mutations du champ scientifique soviétique aboutirent à une contestation des lectures officielles de l'histoire par de nouvelles intelligentsias nationales. Dans les républiques soviétiques, les écrivains et les historiens procèdent à une réhabilitation du sentiment national. Écrivain et poète russophone du Kazakhstan, Oljas Suleïmenov fut l'un des principaux représentants de ce renouveau des cultures nationales. La région Volga-Oural n'est pas restée à l'écart de ce mouvement lié à l'essor et à la diversification des nouvelles élites urbaines. Même en ne lisant, par exemple, que les travaux ethnographiques publiés à Oufa depuis 1945, on ne manquerait pas d'être étonné par la richesse croissante de ces travaux, par la brusque augmentation de leur nombre à partir de 1960, et par le changement qui s'opère en faveur d'un point de vue plus autochtone. À compter du « dégel khrouchtchévien », on assista en même temps qu'à la multiplication des fouilles, à la progressive réhabilitation des cultures nationales et au développement de lectures ethnocentrées de l'histoire locale. Dans le domaine de la constitution d'historiographies nationales, le « regel brejnévien » fut indéniablement une période d'accélération.

Dans le cas de la Bachkirie, après la décision de l'*Obkom* en mai 1968 d'accroître les moyens accordés aux sciences humaines<sup>45</sup>, et avec l'arrivée dans les années 1970 d'une nouvelle génération de chercheurs (pour lesquels le passage par un établissement moscovite était de moins en moins

44. ZISSERMAN-BRODSKY D., *Constructing Ethnopolitics in the Soviet Union: Samizdat, Deprivation, and the Rise of Ethnic Nationalism*, Palgrave MacMillan, 2003, p. 56.

45. *V nauchnom poiske, k 50-letiju instituta istorij, jazyka i literatury Bashkirskogo filiala AN SSSR*, (Sur les chemins de la science, pour les 50 ans de l'Institut d'histoire, des langues et de la littérature de la filiale de Bachkirie de l'Académie des Sciences d'URSS), Oufa, BKI, 1982, p. 22.

recommandé), le travail de réévaluation des dogmes officiels n'était plus le fait d'historiens isolés. De plus en plus de spécialistes de haut niveau sortirent diplômés de l'Institut d'histoire, des langues et de la littérature (ILJa) et de l'université d'État bachkire (BGU) créés après la Seconde guerre mondiale. Entre 1965 et 1981, le seul ILJa forma soixante docteurs (presque quatre par an), publia deux cent vingt-cinq ouvrages (collectifs, dictionnaires, monographies...) et organisa trente-cinq conférences (contre une seule avant 1950)<sup>46</sup>. L'amélioration de la qualité des travaux et l'élargissement de leurs champs d'investigation<sup>47</sup> contribuèrent à désenclaver les instituts régionaux d'enseignement et de recherche. Du fait de l'augmentation de leur poids respectif, les relations devinrent de plus en plus concurrentielles entre l'ILJa et BGU, les deux principaux acteurs institutionnels du champ scientifique bachkir. Sur la base de cette institutionnalisation, les prises de position autochtonistes se firent de plus en plus offensives.

En 1972, Bilal Juldashbaev publia un ouvrage fondamental qui récapitulait brillamment l'*Histoire de la formation de la nation bachkire*<sup>48</sup>. L'auteur soutient dans son introduction que les nations existent toujours sous le socialisme et qu'elles conservent leurs singularités culturelles et linguistiques<sup>49</sup>. Mais il n'est plus le seul à défendre ce point de vue. Il est même devenu modéré par rapport à d'autres historiens plus radicaux dans leurs affirmations nationalistes. En 1974, Abubakir Usmanov dénonçait dans un ouvrage collectif la « colonisation » du pays des Bachkirs<sup>50</sup>. La même année, Rail Kuzeev publiait à Moscou *Proishozhdenie Bashkirskogo naroda* (L'origine du peuple bachkir) qui devint un ouvrage de référence sur l'histoire des peuples de la région Volga-Oural. Il s'agit d'une déconstruction méthodique de l'histoire migratoire de chacune des quarante-six tribus, des cent vingt-huit clans et des deux mille familles (*rod*), recensées par l'auteur comme constitutives de l'ethnie bachkire. Le propos est d'autant plus convaincant qu'il repose sur l'exploitation de nouvelles sources, les légendes villageoises (qu'il a été lui-même recueillir) et les *shezhere* (notices généalogiques qui retracent minutieusement la succession des ancêtres) de plusieurs tribus.

46. *Ibid.*, p. 30.

47. Damir Valeev, qui se présentait comme le premier « philosophe » bachkir et qui fut, à partir de 1989, le principal théoricien du nationalisme bachkir, est entré à BGU en 1972. VALEEV D., *Istoriya Bashkirskoj filozofskoj i obshchestvenno-politicheskoj mysli* (Histoire de la pensée philosophique et sociopolitique des Bachkirs), Oufa, Kitap, 2001, p. 236.

48. JULDASHBAEV B. H., *Istoriya formirovanija Bashkirskoj nacji* (Histoire de la formation de la nation bachkire), Oufa, BKI, 1972.

49. Sans trancher la question de l'autochtonie des Bachkirs, il cite les *Essais de l'histoire de France* de Guizot : « Quelle que soit l'ampleur d'une révolution, elle ne peut pas effacer les traditions nationales », JULDASHBAEV B. H., *Istoriya formirovanija, op. cit.*, p. 5.

50. *Stranicy istorii Bashkirii* (Pages de l'histoire de la Bachkirie), Oufa, ILJa, 1974.

Ce livre de 1974 fut le point de départ d'une scission entre modérés et radicaux au sein de l'intelligentsia nationale bachkire, entre le nationalisme universaliste de Kuzeev qui acceptait l'idée que les peuples actuels soient le résultat de mélanges de populations, et le nationalisme ethnocentrique de Mazhitov et de ses collègues de BGU très critiques vis-à-vis de l'influence des élites tatarophones. Souvent originaires de villages reculés du sud de la Bachkirie, parlant russe avec accent, ayant eu plus de mal à s'adapter à la vie urbaine que Juldashbaev et Kuzeev (nés à Oufa et dans ce qui deviendra la banlieue d'Oufa) ces derniers défendaient une analyse plus stratégique de l'ethnicité. Très influencés par la théorie de l'*ethnos* de Julian Bromlej<sup>51</sup>, ils interprètent à la lettre son hypothèse d'une « conscience ethnique » en se présentant comme une nouvelle avant-garde : grâce à eux, l'ethnie bachkire prendrait enfin conscience d'elle-même. Le groupe ethnique acquiert les traits d'un sujet collectif, censé vouloir et agir en son nom propre. Insistant sur le rôle fondamental de la langue, les linguistes firent du dialecte méridional la quintessence de la langue bachkire. Dans l'ouvrage qui lui apporta la notoriété<sup>52</sup>, Nazhiba Maksjutova distingue trois dialectes bachkirs pour parer aux tentatives de certains académiciens de Kazan de rattacher à la langue tatare le parler du nord-ouest<sup>53</sup>. Bénéficiant du soutien de Zinnur Uraksin<sup>54</sup>, qui publia en 1975 son ouvrage sur la *Phraséologie de la langue bachkire*<sup>55</sup>, elle participa activement à la publication d'un *Dictionnaire des dialectes bachkirs*. On voit aussi apparaître les premières études délibérément extravagantes : en 1972, Dzhahalil' Kiekbaev postule que la langue bachkire se

51. Forcée par une longue tradition intellectuelle et théorisée sous Staline, la lecture ontologique de la notion de *narodnost'* (groupe ethnique) justifia la politique soviétique des nationalités avant d'être réactualisée par Julian Bromley (1921-1990), historien de formation, nommé en 1966 directeur de l'Institut d'ethnographie de l'Académie des sciences de l'URSS. Avec lui, l'ethnographie soviétique revendique le statut de science à part, et définit clairement son champ d'investigation et son objet (l'*ethnos*). Centrée sur la catégorie d'*ethnos*, qu'il présente comme une réalité fondamentale et qu'il définit comme l'invariant qui se maintient à travers l'histoire, sa théorie devient la vulgate des disciplines historiques et ethnographiques de la science soviétique.

52. *Vostochnyj dialekt bashkirskogo jazyka v sravnitel'no-istoricheskom osveshchenii* (Le dialecte oriental de la langue bachkire dans une perspective historico-comparative), Moscou, Nauka, 1976.

53. MAKSJUTOVA N., *Bashkirskie govory, nahodjashchiesja v inojazychnom okruzenii* (Les parlers bachkirs, situés dans un environnement linguistique étranger), Oufa, 1996, p. 10-12.

54. Zinnur Gazizovich Uraksin est né en 1935 dans le village de Maksjutovo, proche d'Orenbourg. Diplômé en 1963 du département de philologie de BGU, il intègre en 1968 l'ILJa dont il devient vice-directeur en 1977 et directeur en 1988.

55. *Fraseologija Bashkirskogo jazyka* (La phraséologie de la langue bachkire), Moscou, Nauka, 1975.

serait distinguée de la masse des langues türkés dès le II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. (!)<sup>56</sup>.

La plupart de ces historiens furent les leaders du mouvement national bachkir qui se formalisa à la fin des années 1980 à travers la politisation de leur discours ethnocentrés. L'université fut le foyer d'où partirent les premières revendications souverainistes et finalement les catégories ethniques servirent de vecteur d'autonomisation à ces élites allogènes promues par la politique d'indigénisation et suffisamment éduquées et compétentes pour utiliser à leur profit les institutions laissées à leur disposition. Catégorie de description devenue, sous Staline, catégorie d'assignation, l'ethnicité devint dans les années 1970 une catégorie d'auto-affirmation<sup>57</sup>. Et en 1977, les républiques nationales de l'URSS rejetèrent le projet de création de régions économiques dénuées de toute référence nationale<sup>58</sup>.

Depuis l'ouverture des archives, le renouveau historiographique a permis de repenser l'originalité de la construction multinationale soviétique. Les dirigeants soviétiques auraient été des créateurs de nations. Ils auraient fait preuve d'une véritable « ethnophilie » en dotant les territoires et les individus d'une appartenance nationale définie et garantie par l'État. Les travaux se sont multipliés depuis quelques années sur la catégorisation des populations allogènes, notamment lors des recensements<sup>59</sup>, sur le travail des ethnographes et leur implication dans la mise en œuvre de la politique soviétique des nationalités.

Mais il semble qu'il faille bien distinguer entre catégorisation (mise en ordre administratif du social) et activation de ces catégories (par des individus qui ne sont pas réductibles à leur relation à l'État). En effet, les catégories nationales diffusées par l'État soviétique au cours des années 1920 et 1930 ont été réappropriées et utilisées, durant l'époque brejnévienne, par des populations fraîchement urbanisées, éduquées en russe et qui purent revendiquer leur qualité nationale. Nous l'avons vu, les catégories nationales inventées par les statisticiens tsaristes, et diffusées par l'État stalinien pour mieux contrôler ses populations, sont investies à partir des années 1960. En ce sens, les peuples périphériques n'ont pas été simplement l'objet d'une gestion administrative, ils furent également les acteurs du change-

56. КИЕКБАЕВ Д. Г., *Vvedenie v uralo-altajskoe jazykoznanie* (Excursion dans le champ linguistique ouralo-altaïque), Oufa, 1972, p. 56.

57. On retrouve ici une problématique familière aux anthropologues de l'ethnicité : les descendants de ceux qui ont été unifiés par un acte d'écriture administrative sont souvent les premiers à s'appuyer sur la catégorie identificatrice (l'appellation ethnique) pour développer des stratégies sociales, économiques ou politiques. AUGÉ M., *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Flammarion, 1997, p. 77.

58. MARTIN T., *The Affirmative Action Empire*, op. cit., p. 34.

59. CADIOT J., *Le Laboratoire impérial : Russie-URSS (1860-1940)*, Paris : CNRS Éditions, 2007.

ment historique. Cette approche permet d'affiner les comparaisons entre l'URSS et l'espace occidental.

Du côté occidental, la crise des années 1970 marque également l'entrée dans une époque de radicales désillusions. En France, le front de la révolution commença à se fissurer au moment où le courant antitotalitaire s'imposait dans le paysage intellectuel. L'écho de ce mouvement venu de l'Est se prolongea en 1974 avec la parution de *l'Archipel du Goulag* qui servit de catalyseur à la rupture d'une partie de l'intelligentsia avec la filiation léniniste. Durant toute la décennie, les leçons de la dissidence alimentèrent le désenchantement vis-à-vis de la réalité soviétique et favorisèrent l'émergence des droits de l'homme (auquel l'acte final de la conférence d'Helsinki en 1975 apporta une consécration officielle) comme nouveau fondement des démocraties triomphantes<sup>60</sup>. Alors que s'effaçait la perspective d'un avenir meilleur, la résurgence de la pensée libérale (la *Théorie de la justice* de John Rawls paraît en 1971) symbolisa l'effacement de toute perspective révolutionnaire. Avec l'effritement de la mobilisation idéologique, le « reflux des symbolisations unifiantes »<sup>61</sup> fit que plus aucune nécessité historique ne pouvait plus s'imposer à des individus affranchis des englobements collectifs.

Sans évoquer la création d'Iparretarrak en 1972, le régionalisme s'impose dans le paysage politique européen à partir des années 1970. En 1970, la transformation de l'État unitaire belge en un État fédéral trouve son origine dans la rencontre des revendications d'autonomie culturelle par les Flamands et des revendications d'autonomie économique wallonnes<sup>62</sup>. Dans la lignée de mai 1968, considéré comme un moment de contestation de l'autorité, les mouvements identitaires émergent à cette époque. Il n'est pour s'en convaincre que de lister quelques ouvrages consacrés à cet effort de décolonisation des histoires provinciales : R. Caerléon, *La Révolution bretonne permanente*, en 1969 ; Pierre Mangué, le *Particularisme alsacien*, 1970 ; J. L. Davant, *Histoire du peuple basque* en 1970 ; René Nélli, *Histoire du Languedoc*, 1974 ; R. Lafont, *La Revendication occitane*, 1974 ; Jaume Rossinyol, *Le Problème national catalan*, 1974. Deux numéros de revues, *Que faire ?* (1971 : colonialisme intérieur et minorités nationales) et *Les Temps modernes* (1973, les minorités nationales en France, sous la dir. de Y. Person)<sup>63</sup>.

Il y aurait donc bien entre l'Est et l'Ouest de l'Europe une évolution commune de sociétés et d'individus qui s'autonomisent autour de l'appro-

60. GAUCHET M., « Quand les droits de l'homme deviennent une politique », *La Démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, 2002, p. 333.

61. BALANDIER G., *Le Désordre*, Paris, Fayard, 1988, p. 175.

62. L'article 59 bis de la Constitution crée trois communautés (française, flamande et germanophone), premier type d'entités fédérées en Belgique.

63. Voir sur ce thème GRAS C., « Le Mouvement régionaliste français et l'histoire sociale : éléments de problématique et de bibliographie », *Le Mouvement social*, n° 92, (juil.-sept. 1975), p. 103-117.

priation subjective ou de l'invention d'anciennes ou de nouvelles identités. Mais cette avancée s'effectue selon des modalités différentes d'un lieu à l'autre. C'est avec ses spécificités historiques que l'espace brutalement modernisé de l'URSS est entré dans l'âge des identités et de l'individu. Dans un espace plurilinguistique qui ne fut jamais homogénéisé en État-nation, les différences de langues et de cultures relèvent depuis longtemps d'une vérité partagée. Ces villages dans lesquels on naît sans savoir que l'on est Bachkir, ces *aul* méridionaux où l'on nomadise pendant l'été et où l'on parle une langue maternelle définie comme « bachkire » dans les années 1930 et comme « vraiment » bachkire dans les années 1970, n'ont été créés ni par Staline ni par Kiekbæev. Les ethnographes soviétiques ont cherché, par le biais de leur présentation primordialiste des groupes ethniques, à rendre compte de cette réalité vivante des communautés d'appartenance. La brutalité de la sédentarisation et la rapidité de l'industrialisation ont contribué à laisser perdurer cette évidence des appartenances traditionnelles dans les villages de Russie. Outre l'inapplicabilité des seuls schémas d'interprétation constructiviste en Russie, l'un des effets de cette modernisation conservatrice aura été que la Russie, mosaïque de nations qui a été un Empire sans avoir pu transformer ces peuples en une nation, n'est toujours pas, après l'expérience soviétique, un État-nation. À la différence des États-nations européens, unifiés dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle autour d'une langue commune, la Russie n'est toujours pas parvenue à nier sa diversité ethno-culturelle. On parle tatar dans le village d'Usman Tashly et cette langue est, contrairement au breton, toujours vivante. Les habitants d'Usman Tashly sont Tatars sans le savoir parce qu'ils n'ont pas besoin comme ceux de Douarnenez de réapprendre leur langue pour se sentir différents.

